

Bivouac alpin : réflexions, aventures et expériences faites à l'occasion du cours fédéral de moniteurs d'alpinisme 16-28 juin 1958 à Albigna-Bergell

Autor(en): **Wolf, Kaspar**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **15 (1958)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-996896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bivouac alpin

Réflexions, aventures
et expériences
faites à l'occasion
du cours fédéral de
moniteurs d'alpinisme
16—28 juin 1958
à Albigna-Bergell



Sous la tente en haute montagne

Les solutions s'imposent parfois d'elle-mêmes. Etant contraints par les circonstances à fixer la date du cours annuel d'alpinisme tôt au début de la saison, nous avons recherché une région montagneuse, située au sud, pas trop élevée, avec du rocher solide, de vastes glaciers et la possibilité de faire de courtes excursions.

Quoi d'étonnant que le nom **Bergell** vint le premier à notre esprit? Mais un cours — qui est toujours un genre de vie dépendant étroitement des circonstances — exige une base convenable et une voie d'accès pas trop longue. C'est ainsi que nous dûmes renoncer d'emblée à la région de Forno et Sciora à cause de leur marche d'approche de 4 à 6 heures.

Rien d'étonnant donc que, dans ces conditions, nous soyions arrivés à la solution du **bivouac alpin**.

Le déplacement jusque dans cette région éloignée coûte toutefois très cher et un séjour de 14 jours dans la cabane C. A. S. Albigna ne peut être comparé, au point de vue financier, avec celui effectué dans un baraquement militaire, malgré toute la compréhension du C. A. S. Il y a cependant des instances qui font, pour des motifs fondés, cette comparaison.

Rien d'étonnant donc que, dans ces conditions, nous soyions arrivés à la solution du **bivouac alpin**.

Voilà les raisons pratiques qui nous ont amenés à renoncer au logement en cabane et à adopter le bivouac sous tente en pleine montagne. Il y a encore d'autres motifs importants d'ordre pédagogique qui ont favorisé cette solution. Ce sont ces motifs qui feront, indirectement, l'objet du présent compte-rendu, sur la base des expériences vécues.

Préparation et frictions = improvisations réussies

Nous avons préparé ce cours avec un soin tout particulier : préparation et inventaire du matériel à l'arsenal Bevers, prise de contact avec la direction de l'entreprise Albigna (notre future base), voyage des participants, différentes phases de l'installation du camp, organisation de l'activité journalière, etc. Une excursion de vacances l'année passée nous servit même de reconnaissance préalable.

Une deuxième reconnaissance, immédiatement avant

l'ouverture du cours, avait été prévue pour se rendre compte des dernières conditions. Ainsi tout avait été soigneusement projeté, avec beaucoup de peine, beaucoup d'amour et toute notre expérience passée.

C'est alors qu'avec la réalité survinrent les frictions. Elles nous donnèrent beaucoup de peine, exigèrent de constantes improvisations et des efforts extraordinaires. Mais il faut bien reconnaître, après coup, que sans un plan soigneusement établi à l'avance, l'improvisation n'aurait elle-même guère été possible et le cours se serait déroulé dans des conditions à tel point désagréables que l'on n'aurait guère pu en assumer la responsabilité.

Ceci m'amène à préciser : en montagne, on ne peut pas tout prévoir (cela constitue même une partie du charme et de la valeur de l'alpinisme) mais on doit affronter l'imprévu avec le maximum de chances de succès. Le camp Albigna fut, pour nous, sous ce rapport, un bel exemple, riche de précieux enseignements.

Cela commença lorsqu'avec Hans Brunner, nous nous y rendîmes, deux jours avant l'ouverture du cours. Les montagnes de l'Engadine avaient une limite de neige extrêmement basse : le groupe de la Bernina n'était même pas blanc en janvier ; au Corwatsch et au Piz Nair, la neige descendait même jusqu'aux alpages. En pensée, nous avions déjà renoncé à organiser notre cours, mais en pensée seulement ! Les montagnes de Bergell correspondaient toutefois à notre attente, toutes les arrêtes de rocher situées au sud étant libres



de neige. C'est avec un profond soupir de soulagement que nous pûmes exprimer, cette fois à haute voix, notre satisfaction : Cela va !

Lorsque deux heures avant l'arrivée des participants, le camion de l'arsenal Bevers arriva, comme prévu, à Pranzaira, station inférieure du funiculaire Albigna, au bord de la route de la Maloja, nous fûmes épouvantés à la vue de la masse de matériel commandé !

Et par comble de malchance, le petit funiculaire de matériel était justement utilisé par l'entreprise. Cela, nous ne l'avions naturellement pas prévu !

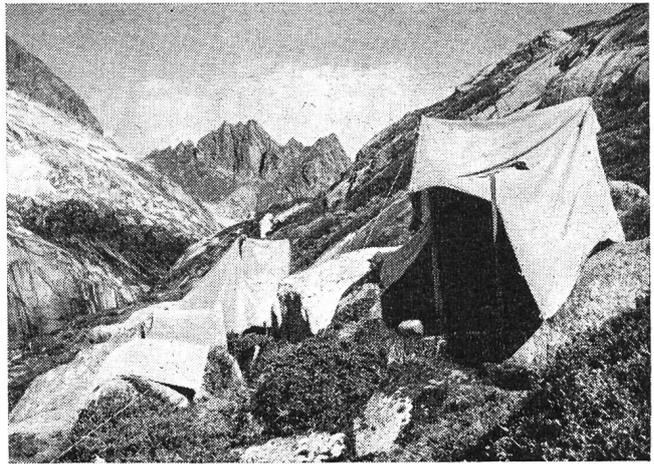
Jamais, pensions-nous, nous ne pourrions acheminer tout ce matériel, en temps opportun à la station supérieure !

La direction de l'entreprise Albigna, à laquelle va toute notre reconnaissance, nous tira d'embarras avec sa grande expérience du monde alpin. Notre lourd camion de 6 tonnes fut chargé, avec tout son chargement, directement sur le puissant funiculaire et... vogue la galère ! Ce fut pour lui sans doute, et pour nous, sûrement, un sentiment nouveau : celui d'avoir des ailes qui nous permettaient d'escalader, sans effort et en frôlant les parois verticales de granit, les quelque 600 m. d'ascension. Arrivé à la station supérieure, le camion reprit sa route, comme si de rien n'était, jusqu'au local de matériel devant les regards ébahis des alpinistes émerveillés par ce prodige de la technique. Les participants, après un long voyage à travers notre pays, atteignirent la station inférieure, par poste spéciale, avec une demi-heure de retard. Coïncidence imprévue : le funiculaire était maintenant libre, mais aucun desservant ne se trouvait là pour le faire fonctionner !

Une heure s'écoule en va-et-vient, coups de téléphone, en haut, en bas, etc. Il s'avéra finalement que l'ouvrier italien chargé de cette fonction m'avait mal compris, à moins que ce ne fût le contraire ! Finalement tout le monde put s'envoler vers les hauteurs avec un retard considérable sur l'horaire.

Cela nous obligea à modifier notre plan. Au lieu des deux marches de transport prévues, nous n'en fîmes qu'une. Chacun se chargea donc du matériel de première urgence correspondant aux exigences primaires de l'existence : manger et dormir, c'est-à-dire les effets personnels, les vivres, le matériel de cuisine indispensable, le bois, les tentes, les sacs de couchage, les matelas pneumatiques et c'est tout. C'était du reste suffisant puisque la charge de chacun variait entre 20 et 30 kilos.

A 19.30 h. la colonne de sherpas se mettait en branle et à 20.30 h. elle atteignait la place de bivouac, appelée par la suite « lovely hill » (aimable colline). A 21.30 h. les tentes étaient dressées provisoirement et le souper était prêt. La nuit de la montagne pouvait venir. Nous avions un toit sur nos têtes.

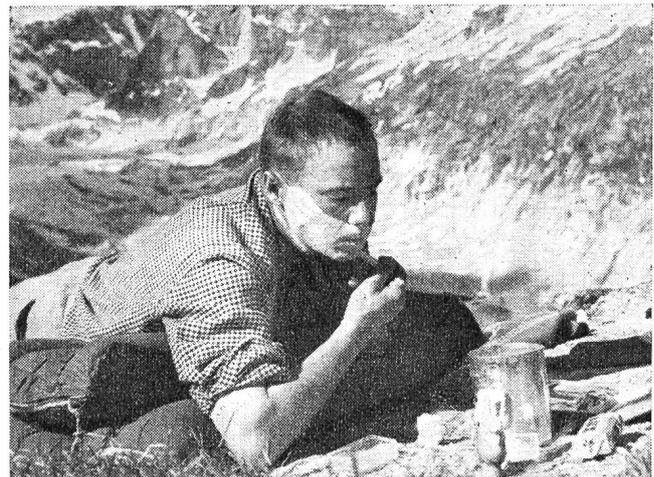


Problèmes de construction

La place de bivouac reconnue comme favorable l'année précédente, au-dessus de la cabane, était inutilisable en raison de la neige qui la recouvrait encore. Petite chicane de la nature ! Dans toute la cuvette d'Albigna, il ne restait que deux possibilités : une petite esplanade au nord de la cabane, idéale il y a deux ans, mais faisant front maintenant au barrage, c'est-à-dire exposée, jours et nuits, au vacarme des moteurs et des perforatrices ; la deuxième possibilité était offerte par une terrasse recouverte de pierre, au sud et en contrebas de la cabane, avec, par-ci par-là, des marécages et de plus, une voie d'accès difficile. Elle se trouvait, par contre, en dehors de la zone du bruit et jouissait d'une belle vue sur les alpes environnantes. Nous choisîmes donc finalement la deuxième possibilité, pour demeurer, envers et contre tout, fidèles à la nature.

Le nivellement et l'assèchement du sol exigea un travail ardu. Mais lorsque l'on dispose de matelas pneumatiques ou d'épais sacs de paille, on peut encore, à la rigueur, dormir sur des dalles de pierre !

Systématiquement et avec le plus grand soin, les canaux d'évacuation d'eau furent aménagés. La tente « Gotthard » mais surtout la grande tente des moniteurs et celle plus vaste encore de la cuisine furent solidement ancrées au moyen de cordes de varappe. Le foyer était un modèle de construction improvisée. Monté sur des dalles (pour n'avoir pas besoin de se tenir sans cesse accroupi pour activer le feu et cuire) il offrait suffisamment de place pour 6 autocuiseurs, les gamelles d'éclaireurs, le tout proprement entouré de dalles. Des rayons et un emplacement pour le relavage et le séchage de la vaisselle complétaient l'installation, à proximité du magasin à vivres. Nous ne parvîmes pas à résoudre le problème de la fumée du fait



que, selon la direction du vent, celle-ci s'engouffrait sous la tente de la cuisine noyant l'équipe des marmittons dans leurs propres larmes. Il aurait fallu construire deux installations de cuisson en direction opposée et avoir recours, en outre, à une « rose des vents » et à une cheminée capable d'évacuer la fumée. Cela en aurait valu la peine. Ce n'est certes pas notre chef de cuisine Ernst Schneider, qui fallit mourir à son poste, qui nous contredira !

Pour un bivouac alpin, une tente chauffable au moyen de petits fourneaux à pétrole est indispensable pour les repas et le repos. Il y faut aussi assez de sièges et de tables. On ne peut jamais emporter suffisamment de toiles de tente, les conditions d'existence devant être supportables et les possibilités de se détendre et de dormir, assurées.

Nous avons discuté longuement sur le genre de construction à adopter pour les « toilettes ». Il est inutile d'entrer dans les détails à ce sujet car les « goûts » varient beaucoup dans ce domaine ! Mais les toilettes doivent tout de même être aménagées.

Un petit torrent de montagne servit à nos ablutions journalières. Nous aurions dû normalement le couvrir. Mais comme pendant toute la deuxième moitié du cours, il plut presque sans arrêt, on était déjà lavé avant même que l'on atteignît le ruisseau !

Un nouveau sentier fut construit pour faciliter l'accès au « lovely hill » des équipes de ravitaillement. Celles-ci-fortes de 8 solides gaillards, devaient effectuer journalièrement les 300 mètres de dénivellation séparant la place de bivouac de la base de ravitaillement, pour nous amener les vivres, la poste, etc.

Au jour le jour

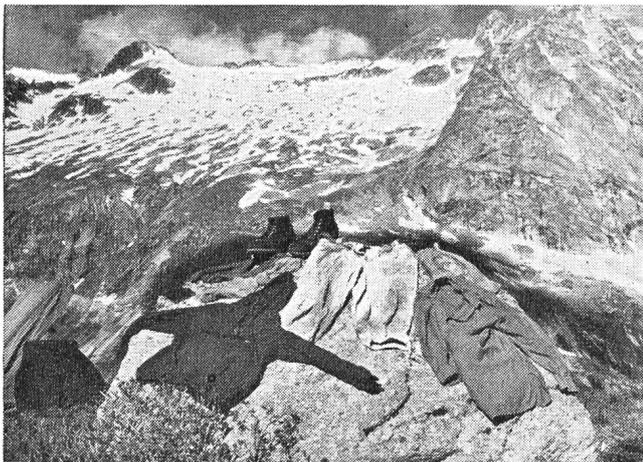
Un cours alpin doit toujours constitué une communauté très étroite. Cela est tout spécialement vrai lorsque l'on bivouaque. Et comme toute autre organisation, celle-ci a ses lois propres qui assurent le bon fonctionnement de cette communauté.

Il en découle toute une série d'obligations morales telles que l'entraide permanente, la prompte exécution des tâches reçues, la considération réciproque, la bonne humeur malgré tout. Ce genre de lois ne s'impose pas : elles s'imposent d'elles-mêmes.

Était-ce un hasard ou le résultat de l'étroite communion avec la nature ou plus simplement une grâce momentanée : nos jeunes camarades furent, sous ce rapport, pendant le dur labeur, le temps libre, au bivouac comme en excursion, une équipe merveilleuse, une véritable élite. Mais trêve de louanges !

Nous avons, édicté des lois pratiques du camp, une espèce de recueils de tâches, dont voici l'essentiel :

1. Les classes doivent effectuer, à tour de rôle, soit le service de cuisine ou de camp, soit le service de transport et de ravitaillement, soit être libres.



2. Rien ne doit traîner aux abords du bivouac (ordre et propreté).
3. Défense de boire l'eau du torrent (refroidissement).
4. Les soins corporels doivent être appliqués chaque jour (hygiène).
5. Les équipements défectueux doivent être immédiatement réparés (toujours prêt à faire mouvement).
6. Les cordes doivent toujours être étendues et séchées (sûreté).
7. Chaque participant montant du barrage doit apporter, au moins, un bûche de bois.
8. Personne n'ose s'éloigner du bivouac seul et sans s'être annoncé, surtout pas de nuit (danger).

Une heure avant la diane, l'équipe de cuisine se levait pour préparer le petit déjeuner afin de réduire à un minimum d'une heure le temps entre le lever et le départ.

Pendant cette heure, pas de moyen de « mettre les deux pieds dans le même soulier » : il fallait : se lever immédiatement, s'habiller, se frotter les yeux à l'eau froide, se laver les dents (le reste de la toilette s'effectuant après le retour d'excursion l'après-midi), déjeuner, faire la vaisselle, mettre de l'ordre dans le camp, préparer son sac, contrôler l'équipement et départ !

Lorsque nous pouvions nous en tenir au plan, nous quittions le bivouac à 4.30, 5 ou 6 heures suivant l'importance des tours pour ne rejoindre notre base que vers les deux ou trois heures de l'après-midi. Du thé et du pain croustillant constituaient nos « quatre heures ». Puis on procédait, avec soin, aux réparations, au séchage, au lavage, au rasage. Après quoi chacun faisait ce que bon lui semblait : écrire, lire ou dormir. A 17.30 h. environ, l'équipe de transport arrivait avec les provisions, la poste, les cartes postales illustrées, le chocolat, etc. A 18.30 h. le souper, préparé avec beaucoup de soin par l'équipe de cuisine, était servi. Après le repas le programme de la journée suivante était discuté et préparé dans le détail sous forme de croquis de route pour chaque cordée.

Ceci fait tout le monde se réunissait dans la grande tente appelé pompeusement « palais » pour y discuter, jouer aux cartes ou se tenir autour du foyer en chan-

tant jusqu'au moment où chacun se retirait dans les petites tentes pour y goûter, à l'abri du froid et des intempéries, un repos largement mérité.

Une nuit pas comme les autres !

Comme il se doit le dimanche était jour de repos. La nature y veillait du reste puisqu'il plut toute la journée sans discontinuer.

Durant l'après-midi, les canalisations de l'une ou l'autre tentes s'avèrent insuffisantes malgré toutes les précautions. De petits ruisseaux se formèrent un peu partout et l'un d'eux choisit même son cheminement exactement sous une tente, troublant le repos de ses occupants. On les vit, vêtus de cuissettes, affairés sous la pluie à construire de nouveaux canaux !

A la nuit tombante, la pluie se transforma, peu à peu, en neige. Bientôt, spectacle plutôt surprenant, le camp fut vêtu de blanc. Les surprises ne firent du reste pas défaut, durant cette nuit.

A 21.00 h. alors que nous nous apprêtions à nous coucher, la tente de la cuisine s'effondrait sous le poids de la neige. Encore un danger avec lequel nous n'avions pas compté !

Comme nous avions mangé, cet incident ne nous préoccupa pas autrement et la remise en état pouvait bien attendre jusqu'au lendemain !

Aux environs de minuit, je fus réveillé par un puissant coup de tonnerre. J'eus au même instant le sentiment d'étouffer. Je sentis, en outre, quelque chose de mouillé sur mon visage. Je constatai alors, non sans frayeur, que notre propre tente s'était, elle aussi, effaissée sous la pression de la neige. Je réveillai, en toute hâte, mes camarades et avec beaucoup de peine, nous nous glissâmes, hors de nos sacs de couchage et, finalement, de la tente. Il neigeait fort et par un vent violent ; le froid était intense. Au prix d'efforts considérables, nous évacuâmes tout le contenu de notre malheureux gîte et nous nous rendîmes, avec tout notre attirail, en silence, à la tente d'habitation. Nos mains étaient littéralement gelées.

Notre premier souci fut de nous faire une bonne tasse de café chaud. Notre instinct de conservation s'éveilla bientôt et le café chaud, le pain et le fromage nous firent bien vite oublier les désagréments de cette tempête de neige. C'est finalement dans l'allégresse générale que nous nous installâmes pour « redormir ».

Mais là aussi des craquements inquiétants se firent bientôt entendre. En fait, nous étions, ici aussi, en danger. Cela ne pouvait durer longtemps ainsi. La situation devenait réellement désagréable.

Je sortis de la tente. La nature vint, une fois de plus, à notre aide. A deux heures du matin environ, la neige s'arrêta de tomber. Très étonnés nos camarades nous trouvèrent le lendemain, endormis sur les bancs. Les rieurs se trouvèrent, cette fois, uniquement de leur côté !

Un geste d'homme

Au cours de la nuit du deuxième mercredi à jeudi, aux environs de 02.30 h., nous fûmes réveillés par une voix d'homme. C'était l'ingénieur de garde du service de nuit de l'entreprise. Il nous apportait une communication télégraphique nous apprenant que la fillette de 5 ans de notre guide valaisan Gustave Gross avait été victime d'un grave accident.

Dans la nuit noire et sous la pluie battante, nous descendîmes, en toute hâte, aux baraquements de l'entreprise où Gustave parvint à téléphoner à son épouse. A 06.00 h. il nous quitta par le premier funiculaire pour entreprendre un long voyage de douze heures à travers la Suisse, dans la plus douloureuse inquiétude. La petite Marie-Louise est maintenant hors de danger. Mais alors les heures furent pénibles et Ernest



Roulin, prêtre, alpiniste et participant au cours, pria avec nous tous pour la jeune vie en danger. J'aimerais relever encore, à ce propos, le geste d'homme de cet ingénieur qui nous apporta le tragique message. A 01.30 h. environ, il reçut, par téléphone, la communication de l'Office des télégrammes de Zurich. En somme, cela ne le regardait pas puisque la poste était fermée à ces heures. Mais il n'écouta que son cœur et son courage ! Il chercha et trouva d'abord le numéro de téléphone de l'expéditeur du télégramme et s'entretint, avec Madame Gross de l'état de santé de la petite accidentée. Puis il s'équipa et entreprit la pénible marche dans la nuit, à travers l'orage, vers notre campement dont il ignorait même l'emplacement exact. Comme il lui aurait été facile de charger de cette tâche l'un de ses 400 subordonnés ! Mais il tint à remplir lui-même cette douloureuse et délicate mission. Il se rendit d'abord à la cabane où on le renseigna sur l'emplacement de notre camp. Je le vois encore : une haute stature, drapée dans son manteau ruisselant de pluie, devant la tente, sous le vent et la pluie battante, le visage clair et tranquille, sous le casque blanc de mineur que surmontait la lampe frontale.

Chapeau bas et merci camarade !



Le signe de vérité

Tandis que je regagnai le camp après avoir pris congé de Gustave, j'élaborai notre programme journalier, en tenant compte des circonstances. Nous étions encore tous sous le coup de ce tragique événement. La neige et la pluie nous empêchaient d'entreprendre quelque excursion. Nous n'avions aucune envie de faire des exercices d'orientation et des théories nous semblaient déplacées. Que faire ?

Je m'adressai au cours, à peu près en ces termes : « Nous devons faire quelque chose. Faisons quelque chose qui n'a peut-être aucune valeur en soi, mais qui soit tout de même pleine de signification. Construisons un « steinmann », un « steinmann géant » en sou-

venir de notre inoubliable cours, comme témoin de notre idéal de montagnard ».

Avec une ardeur inimaginable, nous nous mîmes au travail. D'énormes blocs de granit centenaires furent roulés ou transportés sur place au moyen de rondins de bois et hissés sur des rampes, comme le firent, autrefois, les constructeurs des pyramides d'Égypte. La tour, construite avec art, crût rapidement. Hans Brunner laissa même emmurer ses vieux souliers de montagne, en offrande à l'esprit montagnard. A une hauteur de 4.50 m. une plaque de granit en forme de flamme fut érigée et, à l'occasion d'une petite cérémonie d'inauguration, le géant fut baptisé « Flamme de Macolin » tandis qu'un document dont voici le texte fut soigneusement emmuré dans une boîte de fer blanc.

Aux générations futures en tournée-varappe à Albigna / Bergell

L'an de grâce 1958, le seizième du mois de juin, une joyeuse troupe d'alpinistes plus ou moins chevronnés, fait irruption sur le plateau d'Albigna. Elle est très lourdement chargée ! A 2300 m. d'altitude, face aux glaciers du Cantun et d'Albigna ; face aux cîmes du Cacciabella et de la Punta d'Albigna, du Bacun et du Gallo, les tentes « Gotthard », dressées sur un terrain rocailleux abritent nos jeunes alpins avides de lumière, de soleil et d'air pur ; avides d'efforts soutenus, avides de sommets conquis de haute lutte.

Sous la conduite parfaitement experte de Gaspard des Montagnes (Dr Wolf, professeur à l'EFSG de Macolin), assisté par Hans Brunner, le secrétaire-guide à la chevelure d'argent et par Gustave Gross du Trétiens (pour nous : Gustave l'himalayen), les varappées et les marches à travers champs de neige se succèdent comme les jours dans la semaine. C'est merveilleux et enthousiasmant.

Spazza Caldera, Fiamma (par les 3 guides), Cima di Castello, Gallo (par l'élite des varappeurs), Punta d'Albigna, Piz Casnil (sous la neige) : tels sont les sommets atteints par la classe des romands, appelée aussi classe des Westschwytzer.

Malheureusement les conditions atmosphériques, à partir de dimanche 22 juin, sont des plus défavorables. Il bruine. Il pleut. Il neige. Au cours de la seconde semaine du cours, seule la traversée Albigna—Sciorahütte est réalisée par l'arête Cacciabella-Eravedar. Et la Providence de Dieu, dont les dessins sont toujours insondables, veut qu'au terme de notre course, dans un cirque au coup d'œil inoubliable, la cabane soit et reste fermée. Zut et rezut... La troupe, décontenancée et perplexe, s'installe sur les blocs de granit environnants et jouit du soleil pour quelques instants. Quelles merveilles que ces blocs de granit du Badile, de l'Ago di Sciora, etc., qui s'élancent vers le Ciel chantant la gloire et la Puissance du Créateur ! Par l'admirable Val Bondasca, la route du Maloggia et le téléphérique du barrage d'Albigna, il faut rejoindre notre campement.

Dans la nuit du mercredi au jeudi, un ingénieur du barrage, un véritable homme de bonne volonté, rend visite au camp : il est porteur d'un télégramme. Mauvaise nouvelle ! Gustave doit rejoindre le plus tôt possible l'hôpital de Martigny où gît sa petite Marie-Louise, victime d'une très grave fracture du crâne. A la diane, toute la troupe est consternée. A l'occasion d'une brève réunion d'information, par la voix d'Ernest, prêtre catholique de l'Est vaudois, les hommes de l'Alpe implorent le Seigneur, maître de la vie et de la mort, à l'intention de l'infortunée Marie-Louise et de sa famille.

De notre campement et du cours lui-même, nous nous devons de laisser un vestige, un symbole : ce ne sera pas une pyramide à la mode des Pharaons d'Égypte, mais un « kern » géant, à la mode des rois des montagnes. Venez l'admirer ; il est magnifique, surmonté d'une flamme en vrai granit, en souvenir de l'ascension de la Fiamma. Il est aussi le symbole de la flamme du soleil rougeoyant la cîme de nos montagnes où l'on « se sent meilleur, loin du monde et plus près de Dieu. »

Signé : Ernest Roulin, Avenches



Retraite de Marignan

Vendredi matin, veille de la fin du cours, notre bivouac était recouvert de 20 cm. de neige fraîche. Et il continuait de neiger dru. Il s'agissait maintenant d'agir. Les conditions étaient réellement mauvaises. Les tentes étaient mouillées, lourdes et recouvertes de neige gelée. Nous essayâmes de procéder systématiquement. La grande tente, non démontable, pesait, mouillée, quelque 80 kilos. On la plia sur un « cacolet » qui fut, à son tour, installé sur les épaules du plus costaud d'entre nous et la descente commença. Le porteur s'appuyait sur 2 bâtons tandis que deux camarades l'aidaient à se maintenir en équilibre, de chaque côté. Il fallut serrer les dents et autre chose aussi pour parvenir au bas sans accident. Il y a des gars qui firent, ce jour-là, 3 ou 4 fois le parcours dans la neige fondante, depuis tôt le matin jusqu'à la tombée de la

nuit. Nous étions, fort heureusement, bien entraînés. Le soir tout était en bas, inventorié, nettoyé et emballé. Il ne manquait qu'un piquet de tente, deux sondes et quelques bagatelles qui nous furent rapportées, plus tard, par le fils du gardien de la cabane. Ce soir là, nous primes place dans la belle cabane d'Albigna, pour une fois, bien au chaud. On y fit un banquet, avec discours, car les langues furent déliées par le frais Veltliner.

A minuit environ, un vent tempétueux se leva. Il était quasi impossible de se tenir debout dehors. La grande tente, si bien arrimée qu'elle eût été, aurait-elle résisté à cette force déchaînée ? Nous étions heureux de ne pas devoir en faire l'expérience et tout doucement, nous tirâmes les chaudes couvertures de la cabane par-dessus notre visage.

Kaspar Wolf, Macolin.

